

#lockdown – la bête dans la maison – spin off – épidémie de Sarbola

Ce récit est un spin off qui utilise les personnages de mon roman « La bête dans la maison ». Les zoomorphes ont été créés par une manipulation génétique qui a dégénéré. Les garous sont partout, certains vivent cachés, d'autres au grand jour. Dans beaucoup de pays, la population humaine ne fait que les tolérer.

L'officier, Tatiana Yonov est un loup garou de naissance et un tigre garou par contamination. Sabine Keller, sa partenaire et supérieur hiérarchique, est un shérif de canton dans une petite ville du sud-est de la France. Février 2059, la pandémie de Sarbola fait rage.

1e partie

— Tu plaisantes ? Ils n'ont pas fait ça ? Mais quels débiles ! Je n'y crois pas ! Nous balancer l'état d'urgence ? Tu imagines les conséquences ? Nous étions déjà en confinement depuis deux semaines, ça ne leur suffisait pas ?

Je ne peux m'empêcher de tourner comme un lion, non, un tigre en cage, dans le petit bureau de Sabine. Je comprends maintenant pourquoi tous mes collègues me regardaient bizarrement lorsque je suis revenue au poste à la fin de ma patrouille. Sabine est calme. Elle attend que j'ai fini de crier toute ma frustration. Le confinement de ces deux dernières semaines n'était déjà pas facile à gérer, mais l'état d'urgence... L'armée va se déployer partout et stopper tout le monde.

— Ils vont tirer sur les gens qui n'obéissent pas ?

— Nous n'avons pas encore les instructions précises, Tatiana, répond Sabine, toujours très calme. Le président a annoncé qu'il débute ce soir à minuit et que des instructions allaient suivre. J'attends.

— La pleine lune est dans trois jours, Sabine. Tout le monde est-il concerné ? Même les garous ?

À mon grand désarroi, Sabine hoche la tête en poussant un soupir. Elle se lève et vient s'asseoir de l'autre côté de son bureau tout en m'indiquant la chaise en face d'elle. Un peu calmée, je m'installe du bout des fesses, prête à bondir. Sabine a raison, il faut en parler calmement. Je prends plusieurs grandes inspirations afin d'appeler la patience du tigre. Un feulement, vite réprimé, monte dans ma gorge. Au regard de Sabine, je sais qu'elle a vu ma transformation même si celle-ci n'a duré qu'une fraction de seconde.

Tendrement, elle me prend les mains. Ce n'est plus le shérif que j'ai en face de moi, mais ma compagne, la femme que j'aime. Cette maladie, le Sarbola, qui nous arrive dessus me terrorise. Je ne veux pas la perdre, je ne peux pas la perdre comme j'ai perdu Laure. J'en deviendrais folle.

— Tout le monde est concerné, pas d'exception.

— Tu sais bien que dans trois jours, il faudra que les garous sortent. Ils ne peuvent pas se transformer à l'intérieur, tu imagines les risques, les dégâts ? Sans parler de ceux dont les familles ignorent qu'ils sont des zoomorphes.

— Je sais tout ça, Tatiana, et nos gouvernants aussi. Je pense qu'ils veulent aussi empêcher la chasse au garou comme cela se passe déjà en Asie.

— Et, en Asie, la situation est hors de contrôle. Un garou pourchassé, blessé et mourant n’a plus rien à perdre. Un garou tué contamine entre cinq et dix personnes en se défendant. Maintenant, en plus de l’épidémie de Sarbola, ils ont une épidémie de garou.

Toute cette histoire me met en rage. Sabine pose ses mains sur les miennes afin de m’empêcher de me lever. Bien qu’elle sache que je n’aime pas ça, elle me regarde droit dans les yeux. Nous sommes toutes les deux des dominantes et, souvent, heureusement, nos disputes se terminent sous les draps. Ce qui est mieux que de se crier après, je suppose. Je souris. Avec le confinement, malgré nos heures de travail, nos draps ont été bien utilisés. Il fallait bien relâcher la pression et les frustrations devant tous ces gens qui n’obéissent pas complètement et qui trouvent toutes les excuses, y compris les plus farfelues, pour sortir.

— Lors de son allocution, la présidente a officiellement annoncé qu’il y a au moins 200 millions de morts en Chine et 250 millions en Inde. Rien qu’en France, nous en sommes déjà à 4 millions de morts, surtout dans le nord, et ça continue de grimper. Avec l’absence d’équipement de protection adéquat, les soignants sont tombés comme des mouches. Tu l’as vu par toi-même. Nous perdons face à cette saloperie. Heureusement, ceux qui s’en sortent sont immunisés et peuvent aider.

— Les garous ne sont pas malades, eux. Il n’y a eu aucun cas de garou contaminé.

Intriguée, Sabine me regarde. Elle fronce les sourcils. Son regard se fait encore plus attentif.

— Comment le sais-tu ? Aucune information n’a filtré à ce sujet, ni dans les médias ni dans les informations confidentielles que nous recevons.

Dois-je lui dévoiler que, en plus des journaux spécialisés, nous avons des réseaux de communications, des laboratoires de recherche, un gouvernement rien que pour les zoomorphes ? Non, juste lever un peu le voile suffira.

— Nous sommes organisés, tu le sais bien. Et sur ce coup-là, nous jouons profil bas. Que crois-tu qu’il se passerait si, officiellement, on annonçait que les zoomorphes ne peuvent pas être contaminés et qu’ils survivront tous à l’épidémie ? Pourquoi crois-tu que nous soyons agressés en Asie ? Les gens s’en sont rendu compte.

— Vous ne pouvez réellement pas être contaminés par le Sarbola ? Tu es certaine ?

Je secoue la tête et force un sourire sur mes lèvres.

— La manipulation génétique qui nous a créés doit y être pour quelque chose, je suppose. Certains pensent que nous sommes porteurs sains, mais, là encore, il faut faire des recherches et le temps nous manque. Si tu regardes les choses en face, ça fait moins de deux mois que cette saleté de virus de Sarbola a été repérée en Afrique et il s’est répandu partout avec tous les voyages internationaux.

En silence, nous repensons aux premiers cas annoncés en Asie, puis en Europe, suivie de près par les États-Unis. Un mois. Un mois et le monde tel que nous le connaissions n’est plus. Cette saleté de virus, en plus d’être aussi contagieux que la rougeole et d’avoir une période d’incubation d’une à deux semaines, a un taux de mortalité de 30 %. Sabine serre un peu plus mes mains dans les siennes avant de les relâcher. Son visage paraît plus serein.

— Ça me rassure. Au moins je sais que tu survivras, dit-elle dans un pâle sourire reflétant sa fatigue. Ils ont prévu environ 15 millions de morts en France si on n'arrive pas à le stopper. Et comment veux-tu qu'ils le stoppent ? Il n'y a plus assez de personnel médical. D'où l'état d'urgence. Tout le monde doit y mettre du sien, parle aux garous, Tatiana.

Je reprends les mains de Sabine entre les miennes. Mon regard sérieux plonge dans le sien lorsque j'énonce d'une voix claire :

— On ne pourra pas les garder en confinement le jour de la pleine lune.

— Je sais. Mais de toute façon, ça fait des années que nous sommes comme qui dirait volontairement confinés le jour de la pleine lune. À part des fous et des zoomorphes, personne ne sort cette nuit-là.

— Je parlerai à Luc, le chef de meute, ce soir.

Lâchant les mains de Sabine à contre-cœur, je me lève. Je ne veux pas que Sabine devine que je n'ai pas dit toute la vérité. En réalité, j'ai reçu l'ordre de me rendre à la ferme Daudet, le quartier général de la meute, ce soir. Je n'aime pas recevoir des ordres du chef de meute local, mais, au vu de ce qu'il se passe, j'ai préféré obtempérer. Je suppose que tous les responsables seront là aussi. Je suis presque à la sortie lorsque je jette un dernier regard à Sabine à travers la paroi en verre. Elle a relevé les rideaux qu'elle avait baissés lors de notre entretien. Elle paraît concentrée sur son écran d'ordinateur, mais, même de loin, je peux voir sa frustration. Dans les yeux de mes collègues qui me regardent partir, je lis aussi l'impuissance et la peur. Notre petite ville n'est pas encore trop touchée, juste quelques centaines de morts pour l'instant, mais la pandémie descend du nord à la vitesse d'un cheval au galop. Ils sont à risque, leurs familles sont à risque, mais pas un ne flanchera.

2^e partie

L'air est très frais ce soir. Bien que moins sensible au froid que les humains, je remonte le col de mon blouson molletonné. Je hume l'air pur. L'odeur de la neige n'est pas loin. Tant mieux, les gens resteront chez eux si nous avons une tempête de neige. Plusieurs voitures garées m'indiquent que tous les responsables de la meute sont là ce soir. Il y a même plusieurs véhicules que je ne reconnais pas. Des invités exceptionnels ? Quelque chose me dit que je ne vais pas aimer ce qu'il va être évoqué à la réunion. Une forme bouge sur la droite de la grange. Je reconnais le père Daudet qui monte la garde. Un salut de la main répond à mon hochement de tête. Sans attendre, je pousse la porte latérale. Le contraste entre la nuit noire et l'éclairage intérieur me fait cligner des yeux. J'ai horreur de cette fraction de seconde d'aveuglement lorsque je sais que je me jette dans la gueule du loup. Tous mes sens aux aguets, je m'arrête et pose mon dos contre la porte que je viens de refermer.

— Tatiana ! Nous n'attendions plus que toi, s'exclame Luc, tout sourire. Viens, je dois te présenter.

Luc indique deux hommes en costumes sombres qui attendent debout. Avant de rejoindre Luc, je balaye la grange des yeux. Tous les responsables de la meute locale sont présents. Michèle, la femme de Luc, l'alpha louve bien sûr, Cassandra, le procureur local, Raymond, le directeur de

l'école, le docteur DeVillas et Rachid, un des cantonniers. Je reconnais aussi les chefs de quatre autres meutes des environs. Je plisse les yeux de surprise. Qu'ils osent venir seul au quartier général d'une autre meute montre l'importance de cette réunion. Certains m'adressent un simple hochement de tête, d'autres un léger sourire. Le tigre en moi feule de malaise. Un avertissement ? L'atmosphère pesante agite mes bêtes intérieures. Une odeur domine. La peur ? Non, l'anxiété. Les loups sont anxieux. Mes premiers pas vers Luc et les deux hommes sont hésitants. Je les fixe droit dans les yeux et ils n'aiment pas ça. Un grognement d'avertissement résonne dans la gorge de celui aux cheveux gris. Un loup donc. Mes yeux fixent le blond légèrement en retrait. Je hume l'air. La surprise dans mon regard le fait sourire. Un lion ?

— Colonel Michard et le capitaine Javers de la SNEU.

La Sécurité Nationale de l'Europe Unie ? Que viennent-ils faire ici ? Mission officielle ?

— Officier Tatiana Yonov du bureau du shérif.

— Nous sommes là en tant que représentants du gouvernement mondial des garous, pas en tant que SNEU. Bien que nos cartes professionnelles facilitent les déplacements en ce moment, précise le colonel.

Le GMG ? Notre gouvernement ? C'est la première fois que je rencontre un de leurs représentants.

— Luc voulait attendre votre arrivée. Il pensait qu'il était important de vous associer à ce que je dois vous dire, ce que le GNG doit vous dire. En ce moment, dans tous les États de l'Union, le même genre de réunion a lieu. Pour toucher plus de monde, nous avons convié plusieurs meutes à la fois. L'état d'urgence avec couvre-feu entre en application ce soir à minuit et pour une durée indéterminée. Personne ne doit sortir après 18 h.

Les loups se mettent à grogner. Ils n'étaient pas au courant et pensent immédiatement à la pleine lune. Le colonel lève les mains afin de calmer l'assistance.

— Ce que personne ne sait encore, c'est que les soldats ne sont pas là pour faire respecter le confinement, ils sont là pour éviter les troubles que les annonces des dirigeants risquent de générer.

Ce colonel parle bien, il sait maintenir son auditoire en haleine. Quels troubles attendent-ils ?

— Vous savez tous que le Sarbola ne touche pas les garous. En un mois, pas un seul garou n'a succombé au virus. Dans les pays les plus touchés, les seuls soignants qui sont encore debout sont des garous. Afin de sauver des vies humaines, il y a deux jours, le GNG a proposé aux dirigeants de l'Union européenne de laisser le choix aux personnes infectées par le Sarbola en rejoignant librement nos rangs.

Luc qui était assis se lève d'un bond, comme plusieurs représentants de la meute d'ailleurs.

— Infecter les gens pour les transformer en garou ? Mais vous êtes fous ! Nous nous battons depuis des années pour être acceptés dans le monde des humains et...

— Et maintenant, nous allons proposer aux humains de les sauver en rejoignant notre monde, confirme le colonel. Les gens infectés par le Sarbola auront le choix : devenir garou ou mourir.

— Il n'y a que 30 % de mort parmi les gens infectés. Nous ne pouvons pas infecter les 70 % qui auraient des chances de vivre en humain ! s'indigne le docteur DeVillas.

— Non. En un mois, les soignants savent maintenant voir le point de non-retour sur un patient. C'est à ces 30 % condamnés que cette proposition s'adresse.

Durant de longues minutes, j'écoute le colonel répondre à toutes les questions. Au fond de moi, je savais que la question se poserait un jour. Que faire à propos de Sabine ? Pour l'instant, elle est en parfaite santé, mais dans quelques jours ? Je dresse les oreilles en entendant l'information suivante.

— Il faut qu'il y ait au moins eu une transformation d'humain en garou pour que la contamination en garou surpasse le virus Sarbola.

— Ce qui veut dire que si nous contaminons des gens dans les quinze jours après la pleine lune, ils seront morts du Sarbola avant, j'interviens.

— C'est ça. Vous avez tout compris, officier. C'est pourquoi demain matin, nos dirigeants vont parler à leur peuple pour leur proposer l'option dans les trois jours qui viennent.

— Vous proposez que nous allions griffer ou mordre des malades ? commente Luc ironique. Je nous vois débarquer à l'hôpital sous nos formes animales.

— Faites juste des prélèvements de salive. Une petite coupure, un peu de salive et le patient sera sauvé. Nos soignants ont déjà commencé à se préparer.

Lorsque le colonel arrête de parler, un immense silence se fait dans la grange. Chacun absorbe les conséquences énormes de la situation. Au bout d'un moment, Cassandra se lève. Elle se racle la gorge et, de sa voix de procureur, ose poser la question qui pend à toutes les lèvres :

— Vous voulez dire que si nous voulons sauver nos familles avec certitude, nous devons les infecter avant la nouvelle pleine lune, avant qu'ils ne soient malades. Sachant que, peut-être, ils n'attraperont jamais le Sarbola, mais que si nous attendons, il risque d'être trop tard car à la pleine lune suivante, ils seront peut-être morts.

Sous le regard flamboyant de Cassandra, le colonel baisse les yeux. Il se contente de hocher la tête. Je me raidis.

— C'est une décision impossible, souffle Luc.

Il tend la main à Michèle qui s'en empare. Comme beaucoup de garou, tous les deux ont passé leur vie à faire attention afin de ne pas contaminer leurs enfants, et maintenant... Ma voix claire tranche parmi les murmures d'indignation.

— Pourquoi l'armée ?

— Les gouvernements ont peur que les gens, par dépit, s'en prennent aux garous déclarés, répond calmement le colonel

Je laisse échapper un rire sans joie et contre son argument :

— Ou qu'ils attaquent les garous pour se faire infecter... comme en Asie. Il n'y a pas assez d'échantillons de salive, c'est ça ?

Le colonel est mal à l'aise devant ma question. Nous attendons tous sa réponse avec une impatience grandissante.

— Il est impossible de préparer autant d'échantillons de salive sur si peu de temps. La salive n'est active que sur trois jours. Même si tous les garous s'y mettaient, c'est tout simplement impossible. Et puis, nous ne pouvons pas contaminer des gens qui n'attraperont peut-être jamais le Sarbola.

L'angoisse dans sa voix est sincère.

— Votre femme est-elle garou ? demande soudain Luc.

L'homme secoue lentement la tête.

3^e partie

Lorsque je stoppe le moteur de la voiture dans l'allée qui mène à notre maison, je sens toute la fatigue et les frustrations des derniers jours me tomber dessus. Les yeux dans le vague, je reste assise à regarder sans le voir notre jardin. Au retour, j'ai croisé plusieurs camions militaires arrêtés aux carrefours stratégiques. Il n'est pas encore minuit, mais j'ose imaginer que ma voiture de fonction avec le gyrophare sur le toit et le mot POLICE écrit en gros sur les portières me permettra de franchir les barrages. Comme il se doit, les rues de la ville étaient désertiques. J'ai juste aperçu quelques collègues en patrouille. Comment parler à Sabine ? Comment lui expliquer ? Je ne peux pas la perdre. Pas quand il existe une solution.

Des petits bruits contre mon carreau me font tourner la tête. Enveloppée dans un plaid, Sabine me regarde bizarrement. J'ouvre la portière.

— Tu dors là ?

— Non, j'arrive, désolée. Rentre, tu vas attraper froid.

En silence, nous cheminons ensemble sur l'allée de gravier. Quelle chance nous avons d'avoir un grand terrain en ces temps de confinement ! J'ai pu me transformer plusieurs fois ces deux dernières semaines sans craindre de terroriser les voisins.

— Tu veux manger, je t'ai gardé une part du dîner.

— Après. Je vais d'abord me doucher.

Alors que je m'éloigne vers la salle de bain, je m'arrête et me retourne.

— Il va falloir que nous parlions. L'heure est grave, Sabine.

Sans dire un mot, elle me regarde et se contente de hocher la tête. Je me précipite vers la salle de bain.

Tout en me restaurant, j'explique à Sabine ce qui s'est dit à la réunion de la meute. Elle m'écoute jusqu'au bout sans rien dire. Respectant son silence, j'observe Sabine. Elle doit tirer ses propres

conclusions. Je n'ai pas le droit de l'influencer. La bête en moi hurle. Et si elle prenait la mauvaise décision ?

— Tu les crois ? demande-t-elle finalement.

— Aucun garou n'a été contaminé par le Sarbola. D'après ce que j'ai entendu, dans certains hôpitaux, les seuls personnels soignants encore debout sont des garous. Il faut faire vite, Sabine. La pleine lune est après-demain soir.

Je baisse la tête. Ma gorge se serre. Il faut que je lui parle.

— Sabine, je ne peux pas te perdre. Il faut...

Sabine pose sa main sur la mienne et me regarde droit dans les yeux.

— Pas ce soir, ma douce. Ce soir est à nous. J'ai besoin de digérer tes informations et de profiter de toi.

Petit à petit, Sabine se rapproche de moi. Ses lèvres viennent caresser les miennes. À cet instant, le Sarbola est vaincu et les morts ressuscitent alors qu'un brasier éclate dans mes entrailles. Je passe ma main dans ses cheveux courts et l'attire à moi, prolongeant le baiser. Oui, ce soir est à nous.

Ce matin, Sabine m'a demandé d'effectuer une patrouille plus courte que d'habitude. Elle veut que je sois au poste de police lorsque la Présidente parlera. Les rues quasiment désertes me rassurent. Quelques personnes promènent leur chien, quelques joggeurs font leur exercice matinal alors que d'autres partent au travail. Je ne les contrôle pas. À leur attitude, je sais qu'ils sont en règle. L'annonce des décès journaliers a vite responsabilisé les gens. Toutes les tranches d'âge sont touchées et les jeunes qui faisaient les fanfarons se sont vite calmés lorsque des copains à eux se sont retrouvés aux urgences ou pire. Lorsque j'aperçois les équipes médicales, je m'arrête et descend de la voiture. Sans surprise, je reconnais des membres de la meute locale.

— Bonjour. Beaucoup de malades cette nuit ?

— Une centaine, Officier. Ça augmente. On ne pourra bientôt plus les emmener à l'hôpital. Il est plein. Et puis, les déplacer ne sert à rien, répond-il cynique.

— Luc a fait passer le message ?

L'homme s'arrête et me fixe un instant avant de baisser les yeux devant le dominant que je suis.

— Oui... et j'ai fait ce qu'il faut pour ma famille... Pas de gaîté de cœur, crois-moi.

Je hoche la tête et le regarde s'éloigner vers son ambulance.

10 h. La Présidente se tient debout devant le micro. À ses cernes sous les yeux, je peux voir qu'elle n'a pas dormi beaucoup ces derniers jours.

— Mes chers concitoyens, l'heure est grave, très grave. Cette nuit, nous avons dépassé les cinq millions de morts. Le conseil scientifique estime que quinze millions de personnes mourront en France dans les prochaines semaines. Notre beau pays s'est transformé en charnier. Lorsqu'il y a

trois semaines, le confinement a débuté, je vous avais dit que nous étions en guerre. Malheureusement, cette guerre nous la perdons...

Des sanglots dans la voix, la Présidente s'interrompt un instant.

— ... nos soignants ont fait et font toujours un effort sans précédents, mais eux aussi tombent au champ d'honneur. Hier, j'ai cependant eue un léger espoir. Le Gouvernement Mondial des Garous, oui, mes concitoyens, ils ont un gouvernement, a contacté les dirigeants de l'Union pour nous proposer de sauver des vies. J'ai longtemps hésité à vous proposer leur remède, mais je crois qu'il est temps pour vous de faire un choix individuel. Aucun zoomorphe n'a été infecté par le Sarbola. Oui, vous m'avez bien entendue : Aucun. Ils ont proposé de contaminer les cas désespérés afin de les sauver, mais ce doit être fait avant la pleine lune car, pour débarrasser l'organisme du Sarbola, il faut qu'une transformation soit faite...

Au fur et à mesure que la Présidente explique, je vois la mine de mes collègues s'allonger. Certains palissent, d'autre s'arrêtent presque de respirer. Deb me jette un regard presque suppliant me demandant de récuser les paroles qu'elle entend. La boule au ventre, je m'excuse d'une grimace.

Une fois l'allocution terminée, Sabine éteint la télévision. Silence. Personne n'ose dire un mot pendant plusieurs minutes.

— Mon mari a été emmené à l'hôpital cette nuit, murmure Deb derrière son masque. Je ne peux pas le perdre. Ni lui ni mes enfants.

— Tu es dingue, intervient Jeff, tu veux que ton mari devienne un garou ?

— Je veux qu'il vive, Jeff. Je veux que toute ma famille vive et si pour cela nous devons devenir tous des loups garous, alors oui, c'est ce que je ferai.

— La Présidente n'a parlé que des malades graves, explique Sabine.

— Mais qu'il faut une transformation. La pleine lune est demain soir. Qu'arrivera-t-il si la maladie me touche dans dix jours ? Que je serai morte dans quinze ?

— Tout le monde n'en meurt pas ! s'exclama Jeff. Il y en a même beaucoup qui ne l'attrapent pas.

— Tu veux courir ce risque, Jeff ? Pas moi. Tatiana, peux-tu faire quelque chose ? Me mordre, mordre mes enfants ?

— Mais tu es folle. Shérif, il faut l'arrêter.

Sabine regarde Jeff se lever pour aller vers Déborah. Elle s'interpose.

— Assis, Jeff. Comme l'a dit la Présidente, cette décision est personnelle. Chacun fera son choix.

Alors que le silence s'installe de nouveau, je m'empare d'une tasse. Lentement, je laisse ma tête se transformer. Mes yeux perdent leur bleu, mon nez s'allonge en museau, mes oreilles deviennent pointues, des poils gris argent couvrent petit à petit ma tête. Je me force à penser à une belle pièce de viande et me mets à saliver abondamment. Lorsque j'estime qu'il y a assez de salive dans la tasse, j'effectue la transformation inverse.

— Une coupure avec un cutter, un peu de salive dessus et dans deux jours vous hurlerez à la mort avec la meute.

Je pose la tasse sur la table devant moi, jette un regard désespéré à Sabine et sors. La patrouille ne se fera pas seule.

Et vous, que feriez-vous ?